

3. En prison

MARTIN REÇUT UNE NOUVELLE BOURRADE¹.

– Allez! Dépêche-toi, grogna un des soldats. Voilà un bout de temps qu'il nous fait courir la campagne à cause de toi!

– Où me menez-vous? demanda le garçon de plus en plus effrayé.

– Tu n'as pas entendu?

– Je n'ai rien fait de mal! Lâchez-moi!

Le garde eut un haussement d'épaules.

– Ne te fatigue pas. Nous, on fait ce qu'on nous dit.

Il n'y avait rien à espérer. Martin abandonna toute résistance. Il se laissa conduire vers une tour dans laquelle il pénétra par une porte basse. Là, sur les grandes dalles grises, les soldats s'arrêtèrent.

– Faudrait peut-être le descendre à la cave, suggéra l'un d'eux.

– Tu as vu l'âge qu'il a ? On va tout de même pas le faire moisir dans cette humidité. Le seigneur, pour sûr, n'aimerait pas beaucoup ça.

Le garde décrocha une torche qui flambait contre la muraille et dit avant de s'engager dans un escalier étroit: 20

– Allez ! Passe devant !

Les marches succédèrent aux marches. L'escalier tournait sur lui-même. Martin, docilement, montait vers la prison.

Il essaya de chasser sa peur. Demain, sans doute, sire Guilhem demanderait à le voir. Il lui pardonnerait quand il saurait que ce n'était pas pour chasser que Martin avait déniché le faucon. Il lui dirait sans doute que... 30

Et puis ce n'était pas le moment de réfléchir ! Il serait bien temps de s'abandonner à ses pensées au cours de la longue nuit qui allait suivre !

Les gardes, derrière Martin, s'essoufflaient dans la montée tout en pestant² contre la hauteur des tours, contre l'heure tardive et le service qui ne finissait jamais. Enfin, ils s'arrêtèrent. L'un d'eux ouvrit une petite porte.

– Te voici chez toi.

– Attendez ! coupa Martin. Vous ne voulez pas prévenir mon père ? Il ne sait rien. Il ne sait pas ce qui m'est arrivé. 40

Pour éviter à sa famille d'éventuelles représailles³, il se hâta d'ajouter :

– Il n'était au courant de rien.

– La consigne, grommela l'homme, sans conviction.

2. Râlant.

3. Vengeances.

– Oui, d'accord. Mais je ne suis pas un prisonnier bien dangereux, moi. Qu'est-ce que j'ai fait, hein ? J'ai déniché un oiseau !

50

– Dame ! Un faucon !

– Eh bien, quoi, un faucon ? Est-ce qu'il en manquerait par chez nous ? Est-ce que le seigneur n'en a pas assez dans ses cages ?

Les gardes se mirent à rire. La faconde¹ de Martin les amusait et ils n'avaient pas tous les jours l'occasion de se divertir.

– Dis donc, blanc-bec, tu es bien bavard ! On verra ça demain !

60

– S'il a du bon vin derrière ses fagots, ton père, on ne dit pas non !

Ils refermèrent la porte. Martin entendit dans l'escalier le bruit de leurs pas qui diminuait.

Puis, ce fut le silence, la nuit étoilée en cet automne clément². Par l'ouverture étroite que nul volet ne fermait, la lune éclairait une botte de paille jetée dans un coin. Depuis quand était-elle là, cette gerbe ? Et combien de prisonniers avait-elle reçus ?

70

Martin eut le sentiment que, dans ce réduit, on l'oublierait toujours. Il fit le tour des murs, et effleura les pierres d'une main craintive. Il eut peur. Peur d'attendre le matin dans la demi-obscurité où, peu à peu, renaissaient des hululements³ et des...

Il prêta l'oreille. C'était bien ça ! Ce frôlement dans la paille, ce grignotement ravageur, on ne pouvait s'y tromper : un rat ! Affamé, sans doute !

Deux !... Trois !

1. Le bavardage.

2. Doux.

3. Cris d'oiseaux de nuit.

Les récits terrifiants qu'on racontait dans les veillées⁴ d'hiver lui revinrent en mémoire, toutes les histoires de prisonniers dévorés qu'il avait entendues pendant qu'il se brûlait les doigts à décortiquer des châtaignes.

Maintenant, il se trouvait, lui aussi, face à ces bêtes immondes. Il recula autant qu'il put et se plaqua contre la muraille. Dans la pénombre, les rats, maîtres des lieux, visitaient la paille, trottaient, se dressaient sur leurs pattes de derrière, le museau fureteur⁵ toujours en mouvement.

L'un d'eux, plus hardi, s'approcha des pieds de Martin.

– Va-t'en, sale bête !

Il n'avait pas envie de partir. Le garçon sentit avec dégoût le nez de l'animal sur ses orteils. Il ne put en supporter davantage. D'un élan désespéré, il s'accrocha au rebord de la fenêtre, se hissa, s'assit enfin. Un vertige le saisit qui lui fit fermer les yeux. Il avait juste la place de se tenir sur cette étroite plate-forme. Sous lui, il vit la tour dont le bas se perdait dans l'obscurité des remparts, un créneau qui aurait pu permettre une évasion s'il n'avait été si éloigné de l'ouverture et puis, par-delà l'enceinte, la campagne étrange sous la lumière froide de la lune.

Comme elle était silencieuse, et lointaine, et mystérieuse, la campagne vue de si haut ! Étaient-ce les mêmes bois, les mêmes champs qui avaient abrité les jeux du petit garçon et du faucon ?

Martin sentit un regret monter à son cœur. Toute cette liberté inaccessible ! Il décida de rester là jusqu'au matin. Il dut lutter contre le froid qui transperçait son

4. Soirées.

5. Qui cherche, qui fouille.

110 surcot de mauvaise toile. Il dut lutter contre le sommeil. Un moment, son front vint se poser sur ses genoux et tout disparut : la prison accrochée en plein ciel, les rats, le souvenir du faucon. Tout se brouilla. Martin dormait.

À son réveil, il frissonna d'effroi. L'aube, en chassant les trous d'ombre, redonnait à la tour toute sa hauteur. Un mouvement, un soubresaut pendant ces heures d'abandon et c'eût été la chute dans les lices¹.

Le pays sortait de la nuit. Les collines bleuisaient. Le vent jouait dans les herbes le long du chemin qui se perdait à l'horizon.

« Un vrai poste de guet, se dit le prisonnier. On voit jusqu'à Montmaur. »

120 Combien de temps allait-il falloir passer dans cette pièce étroite ? Il commençait à avoir faim, il grelottait un peu. Heureusement, les rats avaient disparu avec les premières lueurs du jour. Martin sauta dans la cellule. Il alla inspecter la porte de bois dur armé de clous, la serrure de fer qui saurait traverser les âges, les pierres du mur, épaisses, rugueuses, inébranlables.

130 Un découragement le prit. Il se mit à pleurer. Sans bruit. Les larmes coulaient sur ses joues, il les essuyait de la main et se barbouillait. Il attendait. Que pouvait-il faire d'autre ? Crier ? À quoi bon ? Sa voix se perdrait dans l'escalier, dans les grandes salles désertes, sur le chemin de ronde où les soldats ne prêteraient même pas l'oreille.

Il pleura longtemps. À la paille souillée par les rats, il préféra les dalles froides. Il se coucha, le visage au creux du bras, et resta ainsi pendant un long moment.

1. Terrains entre les palissades en bois qui entourent le château et la muraille.

Soudain, il entendit une clef jouer dans la serrure. D'un bond il fut debout. Enfin ! L'heure de la délivrance arrivait ! On venait le chercher. Sans doute sire Guilhem l'attendait-il dans la salle basse.

Le cœur en fête, il regarda le vantail² qui tournait en grinçant.

« Je suis ici ! » allait-il crier.

Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il vit celui qui entraît et, tout de suite, il comprit combien il s'était trompé.

C'était un vieux serviteur du château, aussi gris que les murailles. Il referma la porte avec soin et alla jusqu'au centre de la cellule sans s'occuper le moins du monde de Martin. On aurait dit qu'il circulait dans une pièce vide.

Il s'arrêta avant de regarder le coin de ciel à travers la fenêtre.

– Va pleuvoir, marmonna-t-il.

Il eut, pour dire cela, un ton accablé que ne justifiait pas l'état du ciel. Puis, après avoir secoué sa vieille tête pour bien exprimer toute sa résignation mal consentie, il sortit enfin de dessous son manteau une miche de pain et ensuite une cruche dont il renversa un peu le contenu, tant sa main tremblait.

– Voilà pour toi, dit-il avec indifférence.

Il s'en retournait déjà vers la porte. Martin, plus rapide, se plaqua contre le bois.

– Attendez ! cria-t-il. Quand va-t-on me faire sortir d'ici ?

2. Battant de la porte.

Le vieillard tira sur sa barbe qui se perdait dans les plis du manteau, et, sans répondre, il écarta l'enfant. Celui-ci n'osa pas opposer de résistance.

– Dites, je vous en prie. Quand va-t-on me relâcher?

170 Quand le seigneur va-t-il m'appeler?

L'homme le regarda.

Il y avait dans ses yeux, mêlée à une vague sympathie, la surprise qu'une question aussi saugrenue¹ faisait naître.

– Le sait-il seulement, que tu es là?

Martin recula de stupeur². Il laissa son geôlier³ ouvrir la porte, la refermer. Il entendit la clef grincer dans la serrure. Il venait de comprendre qu'il se trouvait entre les mains du maître fauconnier.

180 Les paroles du vieux tournaient dans sa tête: «Le sait-il seulement que tu es là?» Est-ce que le fauconnier le garderait enfermé, de sa propre autorité, sans prévenir sire Guilhem? Mais alors, Martin était perdu!

«Jamais il ne me pardonnera d'avoir déniché un faucon. La chasse au vol est sa passion. Je suis sûr que jamais il ne me pardonnera!»

190 Les murailles lui parurent plus épaisses, la porte plus massive, plus haute la fenêtre. Reverrait-il un jour la campagne? Il eut envie d'échapper autant que possible à cet emprisonnement, de respirer l'air du dehors. Il atteignit d'un bond la fenêtre. Les doigts crispés, il grimpa: un bras, puis l'autre, un nouvel appui, un coup de reins.

Recroquevillé sur le rebord de pierre, entre le pays perdu et le cachot, il eut tout le loisir d'établir des comparaisons.

1. Absurde.

2. Profonde surprise.

3. Gardien de prison.

Le ciel était bleu, le soleil très doux. Les bois, là-bas, avaient une teinte rousse que Martin remarqua pour la première fois.

Près de la paille, la cruche était brune, et brune aussi la croûte de la miche.

« Je ne mangerai pas de leur pain ! Je n'en veux pas ! Je ne mangerai rien jusqu'à ce qu'on me tire d'ici. Et tant pis si je meurs ! »

Si seulement on pouvait se laisser mourir de faim sans avoir envie de manger ! Peu à peu les crampes d'estomac se firent tellement douloureuses que Martin descendit de son observatoire et s'approcha de la cruche.

S'il buvait un peu d'eau, rien qu'une gorgée, est-ce que cela se verrait ?

Il en but deux.

Et ce petit morceau de pain, le verrait-on s'il le mangeait ?

Il s'assit, le dos à la muraille. Lentement, l'esprit ailleurs, miette après miette, il dévora tout un quignon⁴.

À ce compte-là, autant boire aussi le reste de la cruche ! Si les rats avaient espéré faire un bon repas, ils seraient bien déçus !

Martin, sa faim un peu calmée, entreprit d'étudier la situation avec plus de lucidité et il arriva à cette conclusion : il était à la merci⁵ du fauconnier, il fallait avertir le seigneur. Pour cela, un seul moyen possible : le geôlier.

Il attendit le retour du vieillard avec une grande impatience. La journée passa, la nuit aussi. En fait de visite, il eut celle des rats qui, dans le noir, menèrent une sarabande effrénée⁶.

4. Morceau de pain.

5. Sous le pouvoir.

6. Se lancèrent dans une danse bruyante.

Au matin, le geôlier ouvrit la porte avec les mêmes gestes minutieux¹. Il la referma avec une précaution qu'on devinait sans faille² et, planté de nouveau au milieu de la cellule, il grommela comme la veille :

230

– Va pleuvoir !

– Mais non ! Il fait beau ! Le ciel est bleu ! répondit Martin en se forçant à la gaieté.

– Va pleuvoir, c'est sûr ! Y a un nuage.

– Bah ! Il est si petit. Pourquoi craignez-vous tant la pluie ?

Le geôlier, pour la première fois, sembla remarquer vraiment la présence de l'enfant. Il fixa Martin de ses yeux gris et dit en tirant sur sa barbe, d'un geste qui lui était familier :

240

– J'ai trop reçu de pluie sur le dos.

Jamais encore il n'avait fait une aussi longue phrase. Ce n'était pas le moment de laisser tomber la conversation.

« Il faut que je parle, que je parle à tout prix », se disait Martin.

Et une petite voix, au fond de son esprit, commençait à murmurer :

250

« Si tu pouvais t'emparer de la clef qui est quelque part dans les plis du manteau... Si tu réussissais à ouvrir la porte, est-ce que ce vieillard courrait aussi vite que toi dans les escaliers ? »

– Il y a longtemps que vous êtes au château ?

– Trop longtemps.

– Et avant ?

– Avant !

1. Précis.

2. Parfaite.

La trogne ridée du gardien s'éclaira. Ses yeux devinrent subitement tout humides d'émotion. Un sourire, à peine esquissé, sortit du fouillis de sa barbe.

– Avant, petit, j'étais jongleur!

– Vous faisiez des tours? Vous connaissiez des chansons? demanda Martin en s'approchant jusqu'à frôler le manteau. 260

– J'allais de château en château et je jouais du luth³.

– Vous aviez un ours?

– Oh! non. Je n'étais pas assez riche pour acheter un ours, mais il n'y avait pas, en Languedoc, de meilleur conteur que moi.

– Vous devez en avoir vu du pays!

Aux questions de Martin, dites d'une voix haletante qui cachait mal son angoisse, répondait la voix tantôt rêveuse, tantôt chaude d'exaltation⁴ du vieux ménestrel rappelant son passé. 270

– Tout le pays d'oc! Les neiges des Cévennes dans lesquelles j'ai failli me perdre tant de fois; la Garonne si belle; les plages de Narbonne, plates, avec un soleil qui cuisait...

Il n'était plus dans la cellule, il cheminait, par la pensée, sur les sables de l'embouchure de l'Aude.

– J'allais par les chemins, mon luth en bandoulière. Le vent soufflait. Des oiseaux de mer sortaient des étangs... 280

– Vous aimez les oiseaux?

– Oui, je les aime. Enfin, je les aimais. Maintenant je suis trop vieux, je ne sais plus ce que j'aime.

Trouvères et troubadours

Aux XII^e et XIII^e siècles, dans le Midi de la France, les troubadours, jongleurs, ménestrels, et baladins (danseurs, musiciens, comédiens ambulants) allaient de château en château pour distraire les seigneurs et leur cour. Dans le Nord de la France, au pays d'oïl, les troubadours sont appelés trouvères. Trouvères et troubadours sont des « trouveurs » de vers.

3. Instrument à cordes.

4. D'excitation.

– Vous aimez vous souvenir de ce temps-là, dit Martin en glissant une main dans les plis du manteau.

– Ah! la liberté de toutes ces années! J'étais jeune, je croyais que la pluie qui tombait sur mon dos, que le vent qui traversait ma cotte¹ ne pouvaient rien contre moi. À présent, je redoute l'humidité de ce château. Mes douleurs reviennent quand apparaît un nuage. Sûr qu'il va pleuvoir.

– Non, il fera beau!

Martin venait de toucher, du bout des doigts, la clef suspendue à un cordon. Et ce cordon était mal noué. Il n'y avait qu'à tirer tout doucement, tout doucement. Mais il fallait parler, endormir la méfiance du vieillard, dire n'importe quoi pourvu qu'il n'y eût pas de silence.

– Vous faisiez des tours d'acrobate?

– Les plus extraordinaires! Je jonglais avec quatre torches. En me voyant lancer le feu vers le ciel, si vite que j'étais comme enveloppé de flammes, les châtellaines criaient d'effroi.

– Ce devait être terrible.

– Terrible, tu l'as dit.

La clef venait de glisser le long du cordon dénoué.

– Alors, pour les rassurer, je jouais quelques notes très douces, une musique de source ou de cœur qui soupire. Puis, je chantais les exploits des chevaliers de jadis et je voyais des larmes dans leurs yeux.

« Je la tiens. »

– Les dames me remerciaient d'un sourire et me priaient de rester un jour de plus.

1. Tunisie.

Le geôlier revivait sa jeunesse, tous ses succès de baladin d'un autre âge. Lui, le muet, le sombre, l'aigri, une fois lancé sur son sujet favori, était intarissable².

« L'époque n'est plus la même. Les traditions se perdent. »

– Mais pourquoi avez-vous cessé de chanter ? demanda Martin en essayant de gagner la porte à reculons.

320

Dans son dos, il serrait ses doigts sur la clef comme s'il avait eu peur de la laisser tomber.

– Ce n'est pas qu'on ne m'ait supplié de continuer. J'étais demandé dans tous les châteaux. Mais vois-tu, petit, j'avais tout connu du succès, je n'avais plus rien à désirer. Je n'allais quand même pas chanter en France³, pour ces barbares !

– Bien sûr que non !

Martin sentit contre ses omoplates le bois de la porte.

– Et puis, j'étais fatigué ! Je te l'ai dit : j'avais trop reçu de pluie sur l'échine, les douleurs s'y étaient mises. Alors, un soir, après avoir jonglé dans ce château pour la mère de notre seigneur Guilhem, je me suis arrêté. Je ne suis plus reparti.

330

– Et vous ne regrettez pas la vie que vous meniez ? s'efforça d'articuler le prisonnier en introduisant la clef dans la serrure.

Quel bruit faisait le métal frottant le métal ! Martin, tout d'abord, retint sa respiration puis, pour couvrir ce crissement qui allait le trahir, il ajouta :

340

– Racontez-moi encore toutes ces choses.

Sa voix était blanche⁴. Plus que le bruit de la clef, ce fut elle qui le trahit. Le geôlier allait reprendre son

2. Ne pouvait s'arrêter.

3. La France du Nord.

Il existait une rivalité entre les habitants du Nord qui parlaient la langue d'oïl et ceux du Midi qui parlaient la langue d'oc.

4. Peu assurée.

histoire avec un entrain renouvelé quand il fut saisi par le son de cette voix.

Dans le dos de Martin, la main, elle aussi, se fit plus hésitante. Il y eut un cliquetis.

Le vieux s'approcha, saisit le prisonnier et l'envoya rouler au milieu de la cellule avec une force qu'on
350 n'aurait jamais attendue dans un corps si voûté.

L'instant d'après, il avait disparu. La porte était plus solidement verrouillée que jamais.